

Cours N°4.

L'Age classique (XVIIe siècle)

Les grandes figures de l'époque

- Louis XIII (fils aîné d'Henri IV qui fut assassiné) était trop jeune pour gouverner le royaume, sa mère Marie Médicis était régente. Devenu majeur (1624), Louis XIII choisit un ministre très énergique, Richelieu.
- Richelieu soumit tous les Français à l'autorité du roi, il voulut placer la France à la tête de l'Europe. Il fut un grand ministre, ayant les qualités d'un grand homme d'Etat. Grâce à lui, Louis XIII devint un roi très puissant. On disait que c'était Richelieu qui dirigeait le pays et même Louis XIII et sa femme Anne Autriche sentaient sa main de fer. Richelieu contribuait à la prospérité des arts. En 1634 il fonda l'Académie française. Il mourut en 1642 et quelques mois plus tard Louis XIII, mourut lui aussi.
- Louis XIV avait 5 ans, sa mère Anne Autriche, étant régente, prit pour premier ministre Mazarin qui continua l'affaire de Richelieu (victoire sur l'Autriche et l'Espagne) sans oublier de s'enrichir. Après sa mort, Louis XIV ne voulut plus de premier ministre : «Dorénavant, c'est moi qui gouvernerai le royaume» et «le roi soleil» le fit en maître absolu jusqu'à 1715. La première moitié de son règne se caractérise par le renforcement du pouvoir royal, le développement du commerce, de l'industrie et des arts. La deuxième période c'est la chute de la monarchie, les guerres continuent (contre l'Allemagne et l'Espagne), le refus de la liberté de culte amène à la fuite des protestants à l'étranger.
- Jamais la littérature française ne fut plus admirée qu'au XVIIe siècle : Louis XIV accordait des pensions aux écrivains et aux artistes, il les invitait à Versailles. La Rochefoucauld et Retz, Corneille et Racine, Molière et La Fontaine étaient les auteurs les plus célèbres de ce temps. Ces écrivains portèrent la langue française à un haut degré de perfection. Elle devint la langue des gens instruits dans toute l'Europe.

La première génération classique.

Le classicisme avant 1660

En 1660, la doctrine classique n'est pas encore constituée. Elle résultera de la fusion de deux tendances déjà bien implantées. L'une est représentée par les doctes : Chapelain, Conrart, l'abbé d'Aubignac. Ces écrivains sont persuadés qu'il existe des règles générales de l'art et que ces règles peuvent se formuler. L'autre clan est celui des mondains. Ils sont ennemis du pédantisme. Parmi eux se fait jour l'idéal de l'honnête homme. Celui à qui cette notion doit d'avoir été définie, est un gentilhomme poitevin, Antoine Gombaud, chevalier de Méré, personnage sceptique et libertin. Selon Méré, l'honnête homme s'efforce de plaire par des qualités de tact et de bonne éducation, par son égalité d'humeur. Il possède toutes les vertus de sociabilité, la discrétion, l'aisance.

Faute d'avoir su concilier l'idéal des doctes et celui des mondains, les écrivains de la première génération classique n'ont pas encore le goût très sûr. Ils restent influencés par **la préciosité, le baroque, le burlesque**.

Les grands genres, tragédie, comédie, **ne parviennent pas à s'imposer**, ni même à se fixer. De 1648 à 1656, la tragédie subit une véritable éclipse. La comédie se détourne des modèles latins. Les auteurs à la mode, Scarron, Thomas Corneille, Boisrobert puisent leur inspiration chez les Espagnols : Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon.

Ce premier classicisme est plus mondain que le second : les écrivains cherchent à plaire aux gens du monde et les gens du monde se mêlent volontiers d'écrire. Si les études morales tiennent tant de place dans cette littérature, c'est parce que la société mondaine s'intéresse essentiellement à l'analyse de l'âme humaine.

La date de 1660 est habituellement prise pour marquer la limite des deux classicismes. Mais les interférences sont nombreuses. La carrière de Corneille se poursuit bien au-delà de 1660. Les *Maximes* de La Rochefoucauld paraissent après 1660 et pourtant cet écrivain appartient à la première génération classique par sa date de naissance, sa tournure d'esprit, sa conception de la vie et de l'honneur. Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, si liées qu'elles aient été avec La

Rochefoucauld et Retz ont une mentalité plus jeune et leur classicisme est plus pur. Mais Mme de Sévigné s'obstine à préférer Corneille à Racine.

Pierre Corneille (1606-1684)

Né à Rouen. Petite bourgeoisie. Aîné de sept enfants. Son frère Thomas sera aussi auteur dramatique. Elève des jésuites. Avocat. Acquiert en 1628 deux offices d'avocat du roi, qu'il gardera jusqu'en 1650.

1629 : *Mélite* (comédie).

1631 *Clitandre* (tragi-comédie).

1634 : *La Galerie du Palais*. *La Suivante* (comédies). Fait partie vers 1635 d'une équipe de cinq écrivains animée par Richelieu.

1636 : *L'illusion comique* (comédie). *Le Cid* (tragi-comédie). La querelle du *Cid* jusqu'en 1638.

1640 : *Horace*, *Cinna*. 1642 : *Polyeucte*.

1643 : *la Mort de Pompée*.

1645 : *Rodogune* (tragédies).

1643 : *Le Menteur* (comédie).

1647: élu à l'Académie.

1651 : *Nicomède*, *Pertharite* (tragédies). Après l'échec de *Pertharite*, abandonne le théâtre et se retire à Rouen.

1659 : sous l'influence de Fouquet et de l'actrice Marquise Du Parc, reprend une carrière dramatique qui aura pour principales étapes *Œdipe* (1669), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670), *Suréna* (1674).

1674 : supplanté par Racine, quitte définitivement le théâtre. Vieillesse pieuse dans une atmosphère familiale.

Corneille auteur comique

Corneille croit pouvoir faire rire sans l'intervention des personnages traditionnellement ridicules, valets, parasites, capitans, docteurs. Il ne les proscrit pas. Mais il préfère des personnages vrais, de jeunes bourgeois comme lui, préoccupés de leurs affaires d'argent autant que de leurs amours. Il emprunte le sujet de *Mélite* à un épisode vécu, son propre amour pour une jeune fille de Rouen,

Catherine Hue, qu'il ne put épouser parce qu'elle était d'une condition supérieure à la sienne.

Ces éléments de réalité créent une atmosphère qui est plutôt celle du drame bourgeois que de la comédie proprement dite. Corneille traduit avec sensibilité l'amertume de la jeune fille que l'on veut marier contre son gré. Plus que Molière, il insiste sur le côté douloureux de ce genre d'aventure. Il en fera bientôt des sujets de tragédie.

Ce réalisme est toujours assorti de quelque extravagance. Dans *La Place Royale*, Alidor renonce à épouser Angélique, uniquement parce qu'elle est trop belle et qu'il l'aime trop. Rien ne plaît tant à Corneille que les jeux de l'illusion et de la surprise : personnages pris les uns pour les autres, impostures, malentendus, revirements. Dans *L'illusion comique*, on ignore jusqu'à la fin où est la vérité, où sont les apparences. Tout ce théâtre est profondément pénétré d'influence baroque.

La tragédie cornélienne

Ses premières pièces ne sont pas conformes à la règle des trois unités. Il n'admet pas la notion de vraisemblance prônée par Scudéry, Chapelain, Boileau. Il pense que l'auteur doit choisir des situations extraordinaires. Admiration, curiosité, surprise, enthousiasme constituent plus encore que la terreur et la pitié les ressorts de la tragédie cornélienne.

A mesure qu'il avance dans sa carrière, Corneille recherche davantage le classicisme de la forme. Il renonce successivement aux pointes, aux descriptions trop riches, aux récits pompeux.

Mais sa conception de l'art dramatique sera toujours très large. Il adopte, suivant le besoin, tous les tons, épique, sentencieux, lyrique, élégiaque, l'unité restant assurée par l'éloquence et la fermeté du style, et par ce don, qui lui est si particulier, d'enfermer dans les douze syllabes d'un vers quelque pensée forte.

Il prend ses sujets dans l'histoire, particulièrement dans l'histoire romaine, choisissant de préférence les époques de décadence ou de crise, retenant des faits qu'il arrange à sa guise.

Il soutient que la dignité de la tragédie «demande quelque grand intérêt d'État». L'amour tient une place dans ces intrigues, mais n'est jamais le thème essentiel. Corneille s'attache surtout à exposer le jeu des combinaisons politiques, les drames de l'ambition et de la raison d'Etat. Les problèmes qu'il traite sont ceux qui préoccupaient ses contemporains : les droits du roi, les devoirs du sujet, les obligations envers le pays. D'autre part, son œuvre est pleine d'allusions à l'actualité politique : les difficultés de la Régence, l'atmosphère de la Fronde, le règne des favoris et des ministres, le pouvoir personnel.

Le Cid.

L'action se passe en Espagne.

Chimène va prochainement épouser Rodrigue. Mais leurs pères, deux grands seigneurs castillans, se querellent à propos d'une charge: Don Gomès, père de Chimène, gifle Don Diègue, père de Rodrigue. Accablé par l'âge, Don Diègue confie à son fils le soin de le venger. Celui-ci, après une brève hésitation (les Stances), comprend que le souci impérieux de sa «gloire» lui impose de laver l'affront fait à sa famille (acte 1).

Rodrigue défie et tue en duel Don Gomès. Chimène vient réclamer, malgré son amour, le châtement de Rodrigue (acte 2). Tandis que Chimène exprime ses souffrances à sa gouvernante, survient Rodrigue. Il offre sa vie à Chimène, puis se justifie : c'est pour garder son estime qu'il a fait son devoir. Chimène, elle, veut venger son père, pour être digne de Rodrigue. Les deux jeunes gens s'abandonnent à un pathétique duo sur leur bonheur perdu.

Mais les Maures menacent la ville: Don Diègue encourage Rodrigue à s'illustrer contre eux (acte 3). Rodrigue a vaincu les Maures. Le roi lui fait un accueil triomphal et écoute de sa bouche le récit du combat. Chimène vient pourtant réclamer justice et choisit pour champion son soupirant, Don Sanche. Le roi déclare qu'elle appartiendra au vainqueur (acte 4). Rodrigue vient dire à Chimène qu'il ne se défendra pas: éperdue, elle laisse échapper un cri d'amour. Exalté, Rodrigue triomphé de Don Sanche. Le roi annonce qu'il accorde à Chimène

un deuil d'un an, au cours duquel Rodrigue, par ses exploits, achèvera de la mériter (acte 5).

Le Cid fait étinceler l'idéal aristocratique qui va s'affaiblir avec le temps: l'orgueil du nom, du sang, le devoir devant son père, son roi, son pays, des exploits guerriers sont au premier plan. Donc, l'idée maîtresse de la tragédie est bien soulignée. L'amour est montré au deuxième plan. La pièce *Le Cid* est le miroir des luttes et des rêves de son époque. Cette pièce est la gloire des Français, gloire par le service de la race, on dit : «Beau comme *le Cid*».

La morale de Corneille

C'est une morale aristocratique, seulement valable pour une élite d'être bien nés et « généreux ». Elle n'est pas fondée sur les principes chrétiens de charité, d'humilité, d'abnégation, mais sur le culte de la personnalité.

C'est une morale héroïque. Elle invite l'homme à se vaincre lui-même, à faire perpétuel effort de dépassement. Dans le vocabulaire cornélien, les mots gloire, estime, devoir, vertu, traduisent les différents aspects de cet idéal. Le héros cornélien capable de passion, mais il n'aime que s'il estime. Son amour se fait l'auxiliaire de gloire.

C'est une morale anarchique. Sans doute le héros cornélien se conforme-t-il au code d'honneur de sa caste. Mais ce code préconise la révolte plutôt que la soumission. Rodrigue, Horace, Cinna, Polyeucte, Nicomède font éclater le cadre des lois. La nature des actes importe moins que leur signification héroïque. Certains crimes sont accompagnés d'une telle grandeur d'âme que, tout en les détestant, Corneille prétend qu'on peut admirer la source dont ils partent. Il est faux de dire qu'il peint les hommes «tels qu'ils devraient être». Une société où tous les hommes prendraient modèle le héros cornélien, est proprement impensable.